

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

Quiroga, paysan et pionnier

Raphaël Luis

apropos [Perspektiven auf die Romania]hosted by Hamburg University Press

2023, 11

pp. 112-122

ISSN: 2627-3446

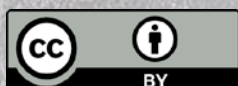
Online

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/2058>

Zitierweise

Luis, Raphaël. 2023. „Quiroga, paysan et pionnier.“ *apropos* [Perspektiven auf die Romania] 11, 112-122.doi: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.2058>

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Raphaël Luis

Quiroga, paysan et pionnier

Raphaël Luis

est Maître de conférence en
littérature comparée à l'École
normale supérieure de Lyon.
raphael.luis@ens-lyon.fr

Mots-clés

Horacio Quiroga – littérature latino-américaine – écrivain paysan

La place d'Horacio Quiroga (1878-1937) dans la littérature latino-américaine est difficile à cerner. Membre incontestable du canon des lettres continentales, lu et étudié dans l'enseignement secondaire hispanophone, l'écrivain uruguayen n'a pourtant que peu attiré l'attention de la critique universitaire internationale¹. Si sa production de nouvelles réalistes reste relativement connue, elle est souvent éclipsée par les mentions d'un parcours biographique qui, il est vrai, sort de l'ordinaire : frappé par de nombreuses tragédies qui ont contribué à en faire un équivalent latino-américain des poètes maudits romantiques, Quiroga s'est surtout distingué par une expérience inédite de pionnier et de cultivateur, dont l'ambition et la durée ont été telles qu'elles exercent une forme de fascination permanente sur la critique. Fascination d'autant plus grande que le basculement de Quiroga de la vie d'écrivain moderniste à celle de paysan installé dans la peu accueillante région de Misiones, réalisé entre 1903 et 1910, n'a jamais été réellement expliqué, par manque de sources et d'explications données par l'auteur. Faute de mieux, les commentateurs voient dans le tournant de 1903-1904, lorsque Quiroga découvre Misiones puis effectue une première tentative agricole, l'apparition d'une « force secrète » (Rivera 1993, 1260) qui pousse l'écrivain à revenir sans cesse à cette nature tropicale qu'il souhaite plier à sa volonté. Il ne s'agira pas tant, dans cet article, de chercher à répondre à cette interrogation que de décrire l'activité de Quiroga dans son domaine et de la relier à une pensée plus générale de la nature latino-américaine. Paysan, en effet, Quiroga l'est bien durant ces séjours à Misiones : mais ce rôle, en se superposant à bien d'autres – bâtisseur, industriel en herbe, chroniqueur, écrivain de fiction –, donne à voir un parcours à la confluence des dilemmes identitaires du continent latino-américain.

¹ En dehors de l'Uruguay et de l'Argentine, la monographie de Todd S. Garth (2016) est la seule qui lui ait été consacrée.

Quelques repères biographiques

Rien ne semble avoir prédisposé Horacio Quiroga à vouloir cultiver la terre. Né en Uruguay en 1878 d'un père vice-consul argentin, qui meurt d'un accident de chasse trois mois après sa naissance, Quiroga a plutôt eu le type de jeunesse que l'on associe classiquement aux écrivains : enfant fragile, asthmatique, citadin et bon élève, le jeune Horacio est très vite attiré par la littérature. À partir de 1896, son parcours est un cliché du jeune écrivain latino-américain en herbe : découverte émerveillée de la poésie, premières publications dans la presse, création d'une éphémère revue littéraire, puis voyage initiatique à Paris en 1900 (voir Quiroga 2016 pour la traduction française de son journal de voyage). Influencé, comme la plupart des jeunes écrivains de son époque, par la vague moderniste lancée en Amérique latine par Ruben Darío à la fin des années 1880, et notamment par la poésie de celui qui deviendra son mentor, Leopoldo Lugones, Quiroga est un jeune poète moderniste prometteur, dont le premier livre, *Los arrecifes de corral*, publié en 1901, reçoit un petit succès d'estime. Sa présence dans les cercles littéraires uruguayens de l'époque en fait un des membres les plus importants de la fameuse « génération du 900 », ce groupe d'écrivains ayant contribué, par l'intermédiaire du modernisme, à poser les fondements d'une identité littéraire uruguayenne².

C'est au cours des années 1902-1903 que sa carrière prend un tournant décisif : en 1902, il tue un de ses meilleurs amis par accident, en manipulant un pistolet, et fuit Montevideo ; en 1903, Lugones l'invite à l'accompagner dans une mission d'étude des ruines jésuites de San Ignacio, dans la région de Misiones. Misiones, située à l'extrémité Nord de l'Argentine, entre le Paraguay et le Brésil, est une des régions les plus sauvages du pays : nommée ainsi en raison de l'installation de missions jésuites au XVII^e siècle, elle est encore, en 1903, majoritairement couverte par la forêt tropicale et très peu peuplée en raison de son climat extrêmement humide et de son enclavement par rapport au reste de l'Argentine³. Elle a par ailleurs le statut administratif de « territoire national » depuis 1881, et non de province, et est donc sous la tutelle directe du lointain gouvernement national : l'absence d'élections, d'infrastructures et de forces de sécurité suffisantes font de la région un lieu idoine pour l'installation désordonnée d'émigrants et pionniers à la recherche de la fortune⁴. Officiellement photographe de l'expédition, Quiroga semble avoir fait durant ce voyage une « expérience décisive » (Romano 1993, 1320) en découvrant les paysages de la région. Le fait est que c'est à partir de cette date que Quiroga, tout en continuant à écrire, se découvre une vocation de pionnier. Vont suivre plusieurs expériences de cultivateur et paysan, dont l'organisation assez nébuleuse peut se résumer en trois moments principaux :

² La « génération du 900 » comprend, entre autres, des noms comme José Enrique Rodó, Julio Herrera y Reissig, Carlos Vaz Ferreira ou Delmira Agustini. Voir Rodríguez Monegal 1950.

³ À partir des recensements nationaux, on peut estimer que Misiones comprend en 1903 entre 33 163 (chiffre de 1895) et 53 563 habitants (chiffre de 1914), soit moins de 1% de la population argentine. La vraie explosion démographique a lieu après le premier long séjour de Quiroga, puisque le recensement de 1947 atteste d'une population de 246 396 habitants (Zouvi 1991).

⁴ Misiones ne deviendra une province à part entière qu'en 1953.

- En 1904, tout juste revenu de l'expédition à San Ignacio, Quiroga utilise l'héritage de son père (sept mille pesos) pour acheter un terrain dans le Chaco, au Nord de l'Argentine, non loin de la petite ville de Resistencia, et se lance dans la culture du coton. La tentative est un échec cuisant : faute de connaissances techniques suffisantes, dans un marché argentin peu porteur pour la commercialisation, Quiroga retourne à Buenos Aires en octobre 1905 en ayant dilapidé la quasi intégralité de l'héritage paternel.
- En 1906, Quiroga achète un terrain et construit une maison à San Ignacio. Pendant quatre ans, il s'y rend régulièrement, tout en continuant à vivre à Buenos Aires. Après s'être marié en 1909, il décide de s'installer définitivement à San Ignacio à 1910. La période jusqu'en 1916 est la grande période de Quiroga paysan : il défriche la forêt environnante, se lance dans la production de maté, d'oranges ou de charbon de bois, parmi tant d'autres projets qui, invariablement, se terminent en catastrophe. Il abandonne son domaine fin 1916, un an après le suicide de sa femme, pour revenir avec ses deux jeunes enfants à Buenos Aires.
- Après une période où sa renommée va grandissant dans le monde des lettres, notamment grâce à ses recueils de contes (*Cuentos de amor de locura y de muerte*, 1917 ; *Cuentos de la selva*, 1918 ; *Anaconda*, 1921), Quiroga relance à plusieurs reprises des projets à San Ignacio : il y retourne brièvement en 1926, en 1932-33 avec sa deuxième épouse, puis en 1935-36, où il tente à nouveau la culture des oranges et se passionne pour l'horticulture. Atteint d'un cancer de la prostate, Quiroga se suicide le 19 février 1937, sans avoir jamais réussi à transformer son domaine de San Ignacio en une exploitation rentable.

Un écrivain au travail

Que faisait concrètement Quiroga dans le Chaco, puis à San Ignacio ? Répondre précisément à cette question n'est pas si aisé, du fait de l'absence de journal tenu par Quiroga, ou de correspondance suffisamment abondante pour reconstituer dans le détail l'organisation de ses tâches agricoles ; il faut s'en référer, faute de mieux, à des extraits épars de lettres, aux témoignages de certains de ses amis ou, de manière plus approximative, à ses articles et nouvelles qui, indirectement, donnent à voir son propre travail quotidien. Ses biographes (Delgado et Brignole 1939 ; Rodríguez Monegal 1968 ; Orgambide 1994) ont ainsi pu montrer comment, dès sa première expérience dans le Chaco en 1904-1905, Quiroga insiste pour travailler lui-même la terre, contrairement à d'autres propriétaires venus s'installer dans la région pour cultiver le coton. Frustré par le peu d'enthousiasme des péons indiens à travailler, Quiroga semble en tout cas y avoir découvert les bienfaits de l'activité physique – il se félicite ainsi dans une lettre d'avoir pris huit kilos à force de défricher son domaine et de manger tous les jours du riz et du bœuf séché (Martínez Estrada 1968, 133). Cette attitude se perpétue lors de son installation à San Ignacio, où Quiroga se transforme en « émule de Robinson Crusoé » (Orgambide 1994, 63), à la fois bâtisseur, charpentier, horticulteur et agriculteur, travaillant de cinq heures du matin à sept heures du soir, selon une lettre envoyée

à son ami Martínez Estrada (Quiroga 1969, 13). Ce n'est que le soir, visiblement, qu'il se met à écrire.

Durant sa plus longue période d'activité agricole, entre 1910 et 1916, Quiroga publie très régulièrement des articles dans des revues de grande diffusion comme *Cartas y Caretas* ou *Fray Mocho*, où il explique avec force détails la vie d'un agriculteur à Misiones, sans jamais employer la première personne. Cet anonymat, également garanti par le fait qu'il ne signe pas ses articles ou emploie le pseudonyme très neutre de « Misionero », crée une impression d'impersonnalité assez surprenante, que Jorge Ruffinelli voit comme une influence du style fictionnel que Quiroga est en parallèle en train de perfectionner (Quiroga 1969, 11). Quoiqu'il en soit, les articles des années 1910 s'apparentent davantage à des chroniques qu'à des témoignages à teneur autobiographique. Il est néanmoins possible, à partir de ces textes, de reconstituer une partie de l'activité agricole de Quiroga durant ces années. Le plus frappant est sans doute la dimension extrêmement technique de l'ensemble : les textes de Quiroga sur la vie à Misiones consistent en bonne partie en des conseils parfois relativement rébarbatifs sur les divers moyens pour éviter une invasion de fourmis, faire pousser le manioc ou reconnaître les différentes espèces de serpents. Au milieu des considérations historiques sur l'évolution de la culture de la yerba mate ou des fours à charbon, on trouve cependant des anecdotes qui laissent penser que, sous couvert de l'anonymat, Quiroga parle de ses propres expériences : ainsi d'un passage de « El oro vegetal » (publié dans *Fray Moro*, 6 septembre 1912) où il explique comment « un habitant » a compris, en observant des poules manger des graines de yerba mate, que ces dernières germaient plus vite au contact d'un agent corrosif (Quiroga 1969, 30). On ne donnera qu'un exemple du style de Quiroga dans ces articles, exemple qui donne aussi à voir une partie du quotidien de l'écrivain dans son domaine de San Ignacio, à la recherche d'une solution pour faire pousser la yerba mate :

Después de un año, se coloca en el lugar definitivo de la plantación, que se efectúa en campo arado o bajo monte, al cual se han quitado la maleza y los árboles menores. Tendrán así las tiernas plantas sombra que les es indispensable para el arraigo, y aereación suficiente. Si la plantación es en campo, se preserva del sol a las plantitas, sembrando con anterioridad tártago o aun mandioca, cuya sombra bastará. Después de un año, el joven pie tiene fuerza suficiente para vivir en pleno sol, y se procede entonces a extirpar la planta protectora, si la plantación se hizo en campo ; en cambio, es aún un problema la destrucción del monte cuando la plantación se efectuó bajo él. Se ha ensayado secar los árboles en pie, mediante el descortezamiento, pero ya sea de este modo, ya tronchando los árboles en vida, el problema es siempre el mismo. No es fácil evitar que una mole de 20 metros de altura y varias toneladas de peso destruya al caer, infinidad de yerbas, y no es, sobre todo, económico (Quiroga 1969, 31-32⁵)

⁵ « Après un an, on place [les pousses] dans leur lieu de plantation définitif, qui doit s'effectuer dans un champ labouré ou sur un terrain à l'abri, d'où ont été enlevés les broussailles et les arbustes. Les pousses tendres ont ainsi l'ombre indispensable pour l'enracinement, et une aération suffisante. Si la plantation est dans un champ, on conserve au sol de petites plantes, en semant à l'avance de l'euphorbe ou du manioc, dont l'ombre suffira. Après un an, le jeune pied a la force suffisante pour vivre en plein sol, et on peut dès lors enlever la plante protectrice, si la plantation s'est faite dans un champ ; en revanche, la destruction de l'abri est plus problématique lorsqu'on a installé sous lui la plantation. On a pu essayer de sécher les arbres sur pied, en

On voit bien, dans ce passage, que la dimension littéraire est loin d'être évidente. Pas la moindre figure de style à analyser, pas de réflexion globale sur le geste du cultivateur, pas de poétisation du réel : Quiroga en reste à l'approche purement technique.

Cette expérience destinée à la production de maté semble avoir été l'une des plus importantes du séjour de Quiroga à San Ignacio, comme en témoigne le fait qu'en plus de « El oro vegetal », il lui consacre un autre article, *a posteriori* cette fois (« El cultivo de la yerba mate », *La Nación*, 14 novembre 1920). Mais l'activité agricole de l'écrivain est bien plus vaste, et se confond souvent avec des ambitions industrielles, partagées avec son ami peintre et graveur Carlos Giambiagi. Ce dernier raconte qu'en plus des tentatives déjà citées (yerba mate, oranges⁶, charbon de bois), Quiroga et lui-même se sont lancés dans la production de *yatei* (un mélange de cacahuètes et de miel), de maïs, de sable ferrugineux, de résine d'encens, d'extrait de cascara, de teinture de lapacho ou de caoutchouc (Jitrik 1967, 21). La liste est d'autant plus impressionnante que le terrain sur lequel s'est installé Quiroga, pierreux et aride, semble avoir été particulièrement peu propice à l'activité agricole.

La vie de Quiroga à San Ignacio n'a ainsi rien du rythme régulier du travail des champs : Quiroga est en même temps paysan, industriel en herbe, mécanicien, biologiste et écrivain, le tout dans une forme de lutte permanente contre l'hostilité de la nature. Ce rapport à la nature, qu'il s'agit à la fois de maîtriser et de respecter, s'étend à toutes les dimensions de la vie, y compris domestique : Quiroga impose ainsi à sa première épouse d'accoucher à San Ignacio sans aucune aide médicale, dans leur bungalow au milieu de la forêt. Ses nouvelles écrites durant cette période, parmi lesquelles « A la deriva », « Los inmigrantes », « Los mensú » ou « Los pescadores de vigas », attestent de la dureté d'une vie qui, par bien des aspects, prend le contrepied total du quotidien de l'écrivain moderniste qu'il a été durant sa jeunesse. Bien que la prose de Quiroga ne soit pas à proprement parler politique, au sens d'une dénonciation systématique des conditions de vie des travailleurs, il est néanmoins important de noter que cette dimension n'est pas absente de ses écrits, qui laissent entrevoir les tensions sociales à l'œuvre dans la région. Il n'est pas anodin que quatre de ses nouvelles (« Una bofetada », « Un peón », « Los destiladores de naranja » et « Los desterrados ») aient ainsi donné lieu à un des films de dénonciation sociale les plus importants de l'histoire du cinéma latino-américain, *Prisioneros de la tierra* de Mario Soffici (1939) : situé en 1915 et écrit par le propre fils de Quiroga, Darío, le film dresse un tableau extrêmement sombre de la situation des travailleurs dans les plantations de yerba mate à Misiones, faisant basculer la prose de Quiroga du naturalisme au réalisme socialiste.

enlevant l'écorce, mais que ce soit de cette manière ou en coupant l'arbre vivant, le problème reste le même : ce n'est pas facile d'éviter que la chute d'une masse de vingt mètres de haut et de plusieurs tonnes ne détruise de très nombreuses pousses et, surtout, ce n'est pas un moyen économique. » (nous traduisons)

⁶ On peut avoir un aperçu de sa tentative de culture des oranges dans la nouvelle « Los destiladores de naranja », dans le recueil *Los desterrados*.

Un pionnier à contretemps

Malgré la surabondance d'activité dont l'écrivain fait preuve, les expériences agricoles de Quiroga se concluent systématiquement par des désastres. Cet échec patent a la plupart du temps a été associé à une vie marquée du sceau du malheur, comme suffisent sans doute à le montrer les quelques rappels biographiques ci-dessus⁷. Une explication plus rationnelle est à trouver dans le fait que Quiroga est, à bien des égards, un paysan à contre-temps de l'histoire agricole de l'Argentine. Durant toute la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'Argentine se développe en effet économiquement grâce à ce qui est généralement défini comme un modèle « agro-exportateur » : le développement des transports ferroviaires, l'immigration massive et la mécanisation des travaux agricoles permettent une très forte hausse de la production de viande bovine, de céréales et de laine, destinées à l'exportation vers les États-Unis et la Grande-Bretagne, modèle qui perdure avec succès jusqu'en 1930 environ, avant de voir la crise économique mondiale le fragiliser très sérieusement (Hora 2012). Dans ce contexte de production agricole de masse, les initiatives comme celles de Quiroga sont à la fois fidèles à un esprit d'entreprise individuelle qui explique la fièvre pionnière s'emparant de Misiones à l'époque, et à contre-courant : non seulement elles s'installent dans des zones géographiques marginalisées, ne permettant pas la même productivité que les terres fertiles de la pampa humide à l'Est du pays⁸, mais elles concernent des biens qui n'offrent aucun débouché rentable à l'intérieur du marché argentin ou à l'exportation. Quiroga, à de nombreuses reprises, se trouve ainsi en décalage avec les réalités économiques de son époque : sa tentative de 1904 dans le Chaco a lieu au moins quinze ans trop tôt, la culture du coton ne prenant son essor dans la région que dans les années 1920 (Iñigo Carrera 1983) ; son entreprise de culture de la yerba mate, lors de son premier séjour à San Ignacio, se fait sans les nombreuses inventions techniques postérieures et sans le soutien politique qui permettra, dans les années 1920-1930, l'explosion de la production de maté dans la région de Misiones (de Sagastizábal 1984, Rau 2006) ; même constat, encore, pour la culture de l'orange, qu'il est l'un des premiers à mettre en œuvre à Misiones dans les années 1910, une bonne dizaine d'années avant le perfectionnement d'outils permettant la rentabilité d'une telle entreprise. Comme l'explique Pedro Orgambide, la force de la volonté de Quiroga prend souvent le pas sur le caractère rationnel de ses ambitions, faute d'une meilleure compréhension du contexte économique de l'époque : « son erreur permanente concerne la dimension capitaliste de la production, qu'il envisageait comme un pionnier et non comme un négociant, et encore moins comme un spéculateur » (Orgambide 1994, 73).

Ce rôle de pionnier est central pour comprendre le rapport de Quiroga au travail agricole : celui qui travaille la terre est aussi, à bien des égards, celui qui la découvre, qui la mesure. Que le personnage d'une de ses nouvelles soit un arpenteur venu mesurer un terrain dans la province de Misiones (« El divino », dans

⁷ Auxquels on peut ajouter le suicide de son beau-père invalide en 1896.

⁸ En 1900, 55% des exportations argentines viennent de la production de la pampa. En 1930, ce chiffre est passé à 70% (Ponce 2001, 72).

Anaconda) n'a rien d'un hasard : la vie de Quiroga à San Ignacio semble construite autour d'un souci maniaque de maîtriser la nature si inhospitalière de la région, célèbre pour ses changements de climat soudains et pour la dangerosité de sa faune. L'hostilité de la nature, que l'on ressent dans les essais des années 1910 au travers des listes de menaces potentielles, est encore plus prégnante dans les contes de la même époque, où la « barbarie de la forêt tropicale » (Quiroga 2000, 111) se fait ressentir par les évocations des conditions climatiques extrêmes. Dans la nouvelle « Los fabricantes de carbón », située à Misiones et directement inspirée de sa propre expérience avortée de production de charbon, Quiroga met en scène les variations surprenantes de température qui, on l'imagine, rendaient toute production agricole particulièrement incertaine :

A las ocho, y hasta las cuatro de la tarde, el sol tropical hacía de las suyas, pero apenas bajaba el sol, el termómetro comenzaba a caer con él, tan velozmente que se podía seguir con los ojos el descenso del mercurio. A esa hora el país comenzaba a helarse literalmente; de modo que los treinta grados del mediodía se reducían a cuatro a las ocho de la noche, para comenzar a las cuatro de la mañana el galope descendente: -1, -2, -3. La noche anterior había bajado a -4, con la consiguiente sacudida de los conocimientos geográficos de Rienzi, que no concluía de orientarse en aquella climatología de carnaval, con la que poco tenían que ver los informes meteorológicos⁹ (Quiroga 1993, 387).

Contrairement à ce que pourrait laisser penser l'étiquette d'écrivain réaliste généralement associée à Quiroga, les descriptions sont très rares dans son œuvre, qui relève plutôt d'une forme d'impressionnisme dans l'évocation des lieux (Körner 1985, Aguila 1991) ; cette indéfinition générale, qui s'attarde plus aux sensations qu'aux détails, s'accorde tout à fait à l'esprit du pionnier qu'est Quiroga, qui ne cesse de découvrir la nature, d'expérimenter de nouvelles modalités de la plier à sa volonté, de la saisir – par la plume comme par la bêche ou la machette.

L'homme face à la nature, ou l'identité latino-américaine en question

L'activité agricole est, en ce sens, une composante d'une attitude plus générale qu'on pourrait presque qualifier d'esthétique. Reprenant à deux de ses modèles littéraires, Darío et Poe, le refus des normes bourgeoises et la nécessité d'une vie héroïque, Quiroga fait du pionnier une figure d'incompris, rejeté par la masse de l'humanité ; son héroïsme, auquel Todd S. Garth a consacré un ouvrage, est celui « des gens ordinaires qui endurent les défis extraordinaires de l'existence de pionnier, tendus vers un objectif qui garantit pratiquement la ruine » (Garth 2016, 8). Il n'y a pas, autrement dit, de réelle séparation entre la signification esthétique

⁹ À huit heures du matin, et jusqu'à quatre heures de l'après-midi, le soleil tropical faisait des siennes, mais à peine baissait-il que le thermomètre commençait à tomber avec lui, si vite que l'on pouvait suivre des yeux la baisse du mercure. À cette heure-là, le pays se mettait littéralement à geler, de telle sorte que des trente degrés de midi on passait à quatre à huit heures du soir jusqu'à ce que commençât, à quatre heures du matin, la chute accélérée : -1, -2, -3. La nuit antérieure, on était tombé à -4, ce qui avait subséquemment bouleversé les notions de géographie de Rienzi, qui n'en finissait plus d'essayer de comprendre cette climatologie de carnaval qui avait fort peu à voir avec les rapports météorologiques. (Quiroga 2018, 79)

du travail littéraire et celle du travail agricole : l'un comme l'autre relèvent d'une volonté héroïque qui trouve sa source dans l'imagination. Dans la relation conflictuelle de l'homme à la forêt se mêlent ainsi en permanence deux niveaux, la lutte réelle de l'agriculteur face à un milieu hostile venant rejouer les récits fictionnels de London, Kipling et Conrad, qui ont modelé l'approche de Quiroga : d'emblée, ce dernier s'approprie la forêt comme « un espace où l'aventure devient l'épopée de l'homme moderne » (Orgambide 1994, 51).

Du point de vue de l'histoire de la littérature latino-américaine, Quiroga est dès lors particulièrement intéressant parce qu'il est le premier – et le seul, en tout cas avec un tel engagement – à traduire matériellement, par le travail quotidien dans son domaine, le mythe romantique de la cohérence organique de la nature latino-américaine. Ce mythe, construit au travers des récits des voyageurs européens, en particulier Humboldt, et récupéré dans une perspective identitaire au XIX^e siècle par des intellectuels comme Andrés Bello ou José Martí, postule la singularité absolue de la nature latino-américaine, singularité qui justifie en retour l'existence d'une culture et d'une littérature spécifiquement latino-américaine (González Echevarría 2001). Cette perspective, qui trouvera sa formulation la plus célèbre dans le célèbre essai d'Alejo Carpentier sur le réel merveilleux latino-américain en 1948, est centrale pour saisir la place des expérimentations quiroguiennes. En un sens, Quiroga joue, dans l'histoire de la littérature continentale, un rôle comparable à celui de Thoreau dans la littérature étasunienne : son retrait du monde urbain est une manière de réaffirmer une identité pensée en lien avec la nature, à ceci près que Quiroga ajoute au retrait du monde théorisé dans *Walden* une activité agricole intense qu'on ne trouve nulle part chez Thoreau. Il n'est pas étonnant, à cet égard, que la vie et l'œuvre de Quiroga aient été vues comme les initiatrices des « romans de la terre » des années 1920¹⁰, souvent perçus comme la naissance d'une littérature latino-américaine indépendante (Martin 1989) ; cette lecture, faite notamment par l'influent critique Ángel Rama (Quiroga 1968), permet de confirmer que la fiction est d'autant plus un lieu possible de consolidation de l'identité nationale qu'elle s'accompagne, chez l'écrivain uruguayen, d'une pratique de pionnier en accord avec le déplacement identitaire qui s'effectue dans cette période, passant des villes lettrées sous influence européenne à une nature censée exprimer la vraie culture continentale (Rama 1984, Louis 2010).

De telles interprétations, on le voit, mettent de côté les échecs agricoles permanents de Quiroga, pour ne retenir que la signification esthétique et politique de son installation à Misiones. Emir Rodríguez Monegal, auteur d'une biographie de référence sur Quiroga et spécialiste le plus reconnu de littérature latino-américaine (avec Rama) à l'époque du « boom » des années 1960 et 1970, a particulièrement contribué à cette approche, en présentant la période 1910-1916 comme le tournant décisif dans l'œuvre de l'écrivain : « Misiones », écrit-il, « a été

¹⁰ L'appellation, très générale et pour tout dire assez confuse, recouvre différents phénomènes littéraires, de l'indigénisme de Jorge Icaza ou Alcides Arguedas aux romans de la Révolution mexicaine de Mariano Azuela ; on retient le plus souvent comme œuvres canoniques de ces « romans de la terre » la triade composée de *La vorágine* de Rivera (1924), *Don Segundo Sombra* de Güiraldes (1926) et *Doña Bárbara* de Gallegos (1929).

découvert par Quiroga en même temps que Misiones l'a découvert, l'a révélé à lui-même. Cet homme, déraciné de sa terre natale, a trouvé à Misiones son réel habitat » (Quiroga 2004, XVI). De manière encore plus définitive, Noé Jitrik estime que « rien de pertinent ne reste » de la période moderniste de Quiroga (Jitrik 1959, 131), qui ne serait qu'un simple prélude à l'œuvre réellement signifiante, débutée à Misiones. On ne peut s'empêcher de garder une certaine réserve devant le caractère téléologique d'une telle lecture, qui dessine un parcours initiatique d'une telle perfection qu'il ne peut qu'être reçu avec une certaine méfiance. Au-delà des écueils théoriques que soulève l'interprétation d'une œuvre par la biographie, il faut en effet noter que la figure de Quiroga en pionnier, rejetant le monde urbain, est une image très consciemment construite par l'écrivain lui-même. Son choix de publier ses articles dans des revues et journaux à grande diffusion et de faire de Misiones le lieu d'une grande partie de ses nouvelles est clairement à lire comme une volonté de projeter vers les cercles lettrés de Buenos Aires et Montevideo une image mythique de lui-même ; image diffractée, certes, du fait de l'entreprise de dépersonnalisation effectuée par les articles et nouvelles en question, mais néanmoins construite stratégiquement pour se distinguer du monde littéraire de l'époque. Autrement dit, l'installation à San Ignacio et l'héroïsme agricole de Quiroga n'est pas la simple rencontre d'un homme avec sa vraie nature ; elle est aussi la création d'une figure d'écrivain orientée vers l'extérieur, ce qu'atteste une politique de publication privilégiant la célébration symbolique des personnages de pionniers à l'introspection. Dans cette lutte entre l'homme et la nature se joue une certaine idée du progrès, les articles de Quiroga faisant percevoir cette volonté de devenir le missionnaire d'un monde nouveau, où la conquête de la nature latino-américaine ne se fait plus par l'arrivée de puissances extérieures, militaires ou religieuses, mais par la force intérieure de l'esprit et de l'imagination créatrice. En ce sens, la figure d'Horacio Quiroga paysan est une des incarnations les plus originales et les plus révélatrices des débats autour de l'identité de l'Amérique latine.

Bibliographie

- AGUILA, Yves. 1991. « La découverte de la nature par Horacio Quiroga ». Dans *La Nature américaine en débat : identités, représentations, idéologies*, ed. Lavallé, Bernard, 127-140, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- DELGADO, J. M. et Brignole, A. J. 1939. *Vida y obra de Horacio Quiroga*. Montevideo : Caludio García.
- DE SAGASTIZÁBAL, Leandro. 1984, *La yerba mate y Misiones*. Buenos Aires : Centro Editor de América Latina.
- GARTH, Todd S. 2016. *Pariah in the Desert : The Heroic and the Monstrous in Horacio Quiroga*. Lewisburg : Bucknell University Press.
- GONZÁLEZ ECHEVARRÍA, Roberto. 2001. *La voz de los maestros. Escritura y autoridad en la literatura latinoamericana moderna*. Madrid : Editorial Verbum.
- HORA, Roy. 2012. « La evolución del sector agroexportador argentino en el largo plazo, 1880-2010. » *Historia agraria: Revista de agricultura e historia rural* 58, 145-181.
<<http://hdl.handle.net/10234/149848>>.
- IÑIGO CARRERA, Nicolás. 1983. *La colonización del Chaco*. Centro Editor de

América Latina.

- JITRIK, Noé. 1959. *Horacio Quiroga, una obra de experiencia y riesgo*. Buenos Aires: Ediciones Culturales Argentinas.
- JITRIK, Noé. 1967. *Horacio Quiroga*, Montevideo : Arca.
- KÖRNER, Karl-Hermann. 1985. « Horacio Quiroga, écologiste hispano-américain et sémiologue avant la lettre. » *Bulletin hispanique* 87 (3/4), 387-409.
- LOUIS, Annick. 2010. « États de fiction, fictions d'États. » Dans *Fiction et cultures*, ed. Duprat, Anne et Françoise Lavocat, 213-227, Paris : Lucie Éditions.
- MARTIN, Gerald. 1989. *Journeys through the Labyrinth. Latin American Fiction in the Twentieth Century*. Londres : Verso.
- MARTÍNEZ Estrada, Ezequiel. 1968. *El hermano Quiroga*. Montevideo : Arca.
- ORGAMBIDE, Pedro. 1994. *Horacio Quiroga. Una biografía*. Buenos Aires : Planeta.
- PONCE, Nestór. 2001. *L'Argentine. Crises et utopies*, Paris : Éditions du temps.
- QUIROGA, Horacio. 1968. *Obras inéditas y desconocidas. Tomo IV : Cuentos*, Montevideo : Arca Editorial.
- QUIROGA, Horacio. 1969. *Obras inéditas y desconocidas. Tomo VI : La vida en Misiones*, Montevideo : Arca Editorial.
- QUIROGA, Horacio. 1993. *Todos los cuentos*. Ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue. ALLCA XX^e/ Fondo de Cultura Económica.
- QUIROGA, Horacio. 2000. *Contes d'amour de folie et de mort*. Traduction de Frédéric Chambert. Paris : Éditions Métallié.
- QUIROGA, Horacio. 2004. *Cuentos*. Ed. Emir Rodríguez Monegal. Caracas : Biblioteca Ayacucho.
- QUIROGA, Horacio. 2016 [1949]. *Journal de voyage à Paris*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- QUIROGA, Horacio. 2018. *Anaconda*. Paris : Éditions Métallié.
- RAMA, Ángel. 1984. *La ciudad letrada*. Hanover : Ediciones del Norte.
- RAU, Víctor. 2006. « 1920/21 – 1928. Las primeras huelgas de obreros agrícolas en los yerbatales de Misiones. » *Revista Anuario de la Escuela de Historia* 21, 337-359.
- RIVERA, Jorge B. 1993. « Profesionalismo literario y pionerismo en la vida de Horacio Quiroga. » En Horacio Quiroga, *Todos los cuentos*, ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue, 1255-1273, ALLCA XX^e/ Fondo de Cultura Económica.
- RODRÍGUEZ MONEGAL, Emir. 1950. « La generación del 900 ». *Número* 6-7-8, 37-64.
- RODRÍGUEZ MONEGAL, Emir. 1968. *El desterrado, vida y obra de Horacio Quiroga*. Buenos Aires : Losada.
- ROMANO, Eduardo. 1993. « Trayectoria inicial de Horacio Quiroga : del bosque interior a la selva misionera. » Dans Horacio Quiroga, *Todos los cuentos*, ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue, 1305-1339, ALLCA XX^e/ Fondo de Cultura Económica.
- ZOUVÍ, Susana. 1991. « La federalización de Misiones. Debate parlamentario. » *Revista Estudios Regionales* I.

Résumé

Cet article se propose de décrire l'activité agricole d'Horacio Quiroga dans sa propriété de San Ignacio (province de Misiones, Argentine). La vie de pionnier de Quiroga, principalement entre 1910 et 1916, sera ainsi étudiée comme révélatrice de sa place dans l'histoire de la littérature latino-américaine, en même temps qu'elle permettra de proposer plusieurs hypothèses sur la relation culturelle du continent à la nature.

Abstract

This paper attempts to describe Horacio Quiroga's agricultural activity in his property in San Ignacio, Misiones (Argentina). Quiroga's pioneer existence, mainly between 1910 and 1916, can be seen as indicative of his place in the history of Latin American literature and reflects key issues regarding the cultural relationship with the nature of the continent.

Resumen

En este estudio se propone describir la actividad agrícola de Horacio Quiroga en su propiedad de San Ignacio (provincial de Misiones, Argentina). La vida de pionero de Quiroga, principalmente entre 1910 y 1916, puede ser un indicador del lugar que el cuentista ocupa en la historia de la literatura latinoamericana, y permite ofrecer diversas hipótesis sobre la relación cultural del continente a la naturaleza.